

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 14 (1885)
Heft: 1

Artikel: Histoire de la pédagogie [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

exempt d'infirmité corporelle, d'entrer dans la carrière de l'enseignement, cependant cette exemption de tout défaut, bien que très désirable, n'est pas toujours absolument nécessaire. Elle peut être suppléée par une plus forte dose de fermeté et un plus grand fond de bonté; nous avons vu des instituteurs dont certes l'extérieur était rien moins qu'imposant, obtenir une excellente discipline.

Les qualités morales seront d'une importance souveraine. Supposons qu'un instituteur ne possède point, ou possède, à un faible degré seulement, la modestie qui le préserve du ton parleur et tranchant; la prudence, qui l'éloigne des réunions bruyantes et tapageuses, des établissements publics, des querelles, des comérages; ou bien la politesse, cette vertu sociale qui dirige ses relations avec tous ses semblables, mais surtout avec les habitants de la commune, les autorités, les parents et les élèves eux-mêmes, les enfants n'auront-ils pas bien vite remarqué ces lacunes chez leur maître? Lorsqu'il leur conseillera une tenue modeste ou qu'il leur rappellera les égards qu'ils lui doivent, ne seront-ils pas tentés de dire: Médecin, guéris-toi toi-même? Il faudra à l'instituteur une grande habileté et une grande énergie, pour réparer cette première brèche faite à son autorité. Il en serait de même s'il n'avait point l'amour de l'étude et du travail et s'il n'était point animé par une foi sincère. Sans cesse nous devons nous appliquer à étendre le cercle de nos connaissances. Pourrons-nous d'ailleurs flétrir la paresse, prêcher l'application avec fruit, étant désœuvrés nous-mêmes? Quant à la foi de l'instituteur, elle se traduira par sa piété et par ses mœurs irréprochables. Il remplira avec fidélité ses devoirs de chrétien et donnera le bon exemple partout et toujours. « Un ivrogne, un libertin, un menteur, un joueur, un homme qui hante les cafés et les cabarets, qui aime les querelles et les disputes, qui est prompt à riposter par des coups et des injures; un homme de ce caractère ne mérite que le mépris: il devrait avoir honte de porter le nom si respectable d'instituteur » (1). Or, le mépris des élèves pour le maître ne conduit-il pas au désordre, à l'insubordination, et même quelquefois à la révolte ouverte? Comment d'ailleurs exigera-t-il avec succès pour lui cette obéissance qu'il refuse lui-même à Dieu?

(A suivre.)

T.

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

(Suite.)

§ 26. — LES PÉDAGOGUES DEPUIS LA RÉFORME JUSQU'À LA FIN DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

Jusqu'ici nous nous sommes occupé principalement des

(1) OVERBERG, *Manuel de pédagogie*.

humanistes qui, par leur science et leurs écrits, ont exercé une influence prépondérante sur les écoles de leur époque. Maintenant jetons un regard sur d'autres noms qui méritent d'être connus.

Valentin Trotzendorf subit d'abord l'influence de Mélanchthon; il se voua entièrement aux sciences et devint un homme d'école. Son vrai nom était Valentin Friedland; il dut le surnom de Trotzendorf à son village natal, qui est situé près de Görlitz, en Silésie. Trotzendorf naquit le 14 février 1490. Il appartenait à une famille pauvre, mais honnête. Sur les conseils des moines de Görlitz, le jeune Valentin, d'ailleurs bien doué, fréquenta leur école, mais l'indigence de sa famille l'arracha bientôt à ses études. Sa mère fit de nouvelles instances auprès du curé qui se chargea de le faire recevoir une seconde fois à l'école de Görlitz, après une interruption de deux ans. Trotzendorf profita des leçons qu'il suivait; il déploya une telle application que, tout en gardant les troupeaux, il s'exerçait à écrire avec de la suie sur l'écorce des arbres. Toujours il se rappela la parole de sa mère: « Mon fils, sois toujours assidu à l'école. » Et quand en 1513 son père vint à mourir de la peste, Trotzendorf se rendit à Leipzig pour se perfectionner dans les langues anciennes, qu'il fut appelé à enseigner dès 1515 à l'école de Görlitz. En 1518, il se rendit à Wittenberg, où il fut intimement lié pendant cinq ans avec Mélanchthon qui lui communiqua ses vues sur l'éducation de la jeunesse. Quand en 1523, Helmrich, un ami de Trotzendorf, fut nommé recteur à l'école de Goldberg, Trotzendorf devint son collaborateur et bientôt son successeur. Il occupa ce poste jusqu'en 1527. Alors il se rendit à Liegnitz où se fondait une université, puis à Wittenberg. De là il vint enfin se fixer définitivement comme recteur à Goldberg dont Helmrich était bourgmestre; mais il y éprouva bien des malheurs. Il fut obligé de se retirer à Liegnitz avec ses élèves. Trotzendorf fut frappé d'un coup d'apoplexie au moment où il expliquait le quatrième verset du XXIII^e psaume: « Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucuns maux parce que vous êtes avec moi. » Il s'affaissa sur sa chaise en s'écriant: « Maintenant, mes auditeurs, on m'appelle dans une autre école. » Cinq jours après, il n'était plus. Ainsi que Mélanchthon, Trotzendorf regardait l'école comme un complément de l'Eglise, et la religion et les exercices religieux formèrent avec les anciennes langues l'objet principal de son activité. Son engouement pour le latin était tel que ses élèves ne pouvaient presque plus faire usage de leur langue maternelle, et qu'ils étaient obligés de parler latin à leurs professeurs, à leurs condisciples et aux savants qui venaient les visiter. Lui-même il aimait à s'entretenir avec eux, à les interroger et à les catéchiser; car il regardait cette manière de les tenir en éveil comme un moyen très profitable à leur éducation. Trotzendorf lui-même avait l'élocution facile; aussi exigeait-il de ses écoliers des réponses claires, distinctes et précises.

Des jeunes gens de toutes les classes de la société accouraient

de toutes les contrées auprès du célèbre maître ; celui-ci les traitait tous de la même manière sans avoir égard à leur naissance ou à leur fortune. Pour être admis il fallait appartenir au luthéranisme, parce qu'il regardait l'unité de confession comme favorable à la paix de la vie commune et à l'unité de l'enseignement. L'école était pour ainsi dire organisée comme une république dont Trotzendorf était le *dictateur*. Chaque mois on formait un nouveau sénat composé d'un consul, de douze sénateurs et de deux censeurs, dont il était le président, et devant lesquels toutes les questions de discipline étaient jugées. Les sessions revêtaient une grande solennité, lorsque l'accusateur et l'accusé débutaient comme orateurs. La majorité des voix, recueillies par le conseil, faisait loi, et le jugement était exécuté sans appel ni merci par le dictateur. Cette organisation stimulait beaucoup l'émulation ; car parvenir à la dignité de Sénateur ou de Consul était regardé comme le plus haut point à atteindre. Trotzendorf, avait divisé ses écoliers en six classes, comprenant plusieurs subdivisions. En dehors des maîtres, il y avait des écoliers qui, sous le nom d'économés, s'employaient aux soins du ménage ; des éphores pour maintenir l'ordre à table, des questeurs surveillaient les récréations, dénonçaient les paresseux, et indiquaient les sujets sur lesquels on devait parler en latin à table.

Trotzendorf n'usait que trop du puissant ressort de l'émulation, mais il savait l'adoucir par sa charité aussi bien que par la dignité de tout son extérieur. Contrairement à ce qui se pratiquait dans l'antiquité, il permettait peu de gymnastique, et il défendait de nager, de patiner et de jeter des boules de neige. En se servant des meilleurs écoliers comme de moniteurs ou répétiteurs dans les basses classes, il a fait ressortir bien des talents qui seraient restés peut-être ignorés, et il a formé ainsi des maîtres pour l'avenir.

PARTIE PRATIQUE

DICTÉE (1)

(DIVISION SUPÉRIEURE)

TEXTE DE LA DICTÉE: Amour et respect du Vénérable de la Salle, enfant, pour l'église.

L'église devint plus chère au jeune Jean-Baptiste à mesure qu'il y alla. La petite étoile qui ne s'éteint jamais devant le tabernacle, les hymnes suaves mêlées à la mélodie des grandes orgues, les joyeux accents des cloches en volée, le ravissaient. Mais pour son cœur rien de tout cela ne valait le saint sacrifice

(1) Ces pages, tirées de l'*Ecole catholique* de Belgique (N° 16, p. 319), montrent on ne peut mieux les exercices variés auxquels une dictée peut donner lieu. C'est le motif qui nous a engagé à les reproduire.